



« L'unité dans le combat »,
l'une des œuvres
des peintres paysans
du district de Houhsien.
La vitalité chinoise

pelle de notre part plusieurs remarques.

• Croire qu'un artiste, parce qu'il a moins de trente-cinq ans, reflète par définition le bouillonnement créatif de son époque, c'est méconnaître l'histoire de l'art et la psychologie de l'artiste. Les plus grandes œuvres et les bouleversements les plus importants de l'art ont été produits par des artistes de plus de quarante ans.

La liberté d'invention et de facture, le rejet des conventions, l'assimilation ou le dépouillement des influences se gagnent au bout d'une longue pratique, d'une maîtrise des moyens, d'une maturation de la sensibilité et de l'intellect dont, à très peu d'exceptions près, les jeunes gens se trouvent nécessairement écartés.

• Il est inexact que la biennale ignore toutes les ségrégations. C'est précisément le contraire. Elle n'est, et ne se veut, que la structure d'accueil d'un certain art « underground » contemporain, artificiellement soutenu contre le sentiment intime du public par un délit publicitaire. A l'exclusion de tous les autres. On n'y rencontre pas une toile, pas une sculpture rela-

vant du figuratif inspiré, ni même de l'abstraction lyrique au sens où l'entend Mathieu.

Il existe des centaines de jeunes peintres en France, et des milliers sans doute dans le monde, qui refusent le saugrenu cosmopolite, l'imposture uniformisée, la taylorisation du non-sens.

Ils travaillent humblement, sérieusement, dans la solitude et l'obscurité les plus totales, à des œuvres auxquelles ils tentent d'insuffler leur âme. Ceux-là n'ont jamais eu et n'auront jamais accès à la biennale. Du moins tant qu'elle sera dirigée par cette génération de quinquagénaires qui conservent dans le formol le mythe sacro-saint de l'« avant-garde ».

• Il est également inexact que la biennale veuille ignorer les frontières politiques. C'est une entreprise politisée, et même ouvertement politique, comme en témoignent les affiches, manifestes, prises de position officielles, recueils de signatures placardés sur les murs, à propos de l'apartheid et de la condamnation des terroristes espagnols.

Cela constitue un précédent aussi dangereux dans le domaine artistique que le fut la tolérance des manifestations de passion politique sur les lieux du sport. De l'exclusion de la Rhodésie au massacre de l'équipe d'Israël, il y avait sur le stade olympique un chemin direct, toujours le même : la conscience universelle ouvre la brèche, et le fanatisme s'y engouffre.

Si demain des attentats sont perpétrés sur les lieux de l'art, l'une de leurs causes premières aura été la politisation de la biennale de Paris.

Le seul aspect positif de cette dernière est l'exposition au musée Galliera des peintres paysans du district de Houhsien, en République populaire de Chine.

Sortant du mausolée où s'alignent les cercueils de la créativité internationale, on débouche dans une clairière. Un art plein de vigueur, de santé, de naïveté, s'épanouit en couleurs gaies, en scènes populaires.

Cela évoque tantôt l'image d'Epinal, la bande dessinée, l'affiche 1900, tantôt, dans les morceaux les plus réussis, l'enluminure médiévale. Avec un parfum aisément reconnaissable du terroir extrême-oriental. La richesse des coloris, le foisonnement végétal de la ligne, la subtilité insolite de certaines compositions expriment l'enracinement profond des artistes.

Ce fragment de richesse entrevue apporte enfin quelque chose de nouveau et fait désirer d'en connaître davantage. La comparaison avec les produits résiduels d'un Occident débile est accablante. Mais c'est peut-être ce que les organisateurs de la 9^e biennale voulaient prouver ? Accordons-leur ce crédit.

MICHEL MOURLET

SUR UNE BIENNALE

L'OUVERTURE de la 9^e Biennale de Paris est l'événement de ce début de saison. Elle réunit près de cent trente exposants – dont 20% de femmes –, venus d'un peu tous les coins du monde, à la fois fiers et étonnés de retrouver leurs créations consacrées par trois des grands musées parisiens.

Ils ont moins de 35 ans et combien d'entre eux auraient rêvé aussi précoce consécration !

Cheveux longs – le plus souvent crasseux – jeans délavés, sûrs de leur génie, ils attendent les réactions du public. Lequel se croit mieux dans quelque Luna-Park que dans un temple de l'art, devant les plus belles créations de l'esprit humain.

Il est vrai que, depuis quelques années, le terme «art» a été tellement galvaudé qu'il ne signifie plus grand chose, aujourd'hui ! Nous vivons, en effet, une époque où il est de plus en plus admis que, tout comme jadis, un certain Monsieur Jourdain, chacun fait de l'art sans le savoir. Quoi qu'on fasse – et on l'a encore vu il n'y a pas si longtemps dans un musée –, on fait de l'art, même en mettant sous verre les reliefs d'un repas.

A la Biennale, le génie fuse, éclate de toutes parts. Accrocher des toiles vierges sur toute une salle, pendre simplement un fil à plomb au plafond, présenter, comme tel Japonais, un beau coq français à côté d'une assiette de riz, faire partir des feux de bengale, exposer des «cordes à dénouer le temps», tout cela donc, au contraire de ce que pourraient croire des esprits «rétro», représente des recherches poussées, participe de l'art vivant.

De même, d'ailleurs, que disposer en triangle trois seuls verres d'eau sur un socle pour démontrer

«que la ligne droite n'est qu'une abstraction, un concept», reconstituer son studio de Tokyo, bien banal, pour en faire un «essai de pratique», une «tentation d'objectivation d'un concept mental», garnir une salle de bouteilles vides, ou bien encore prétendre transformer le masculin en féminin.

Si tout cela, donc, peut être considéré, aux dires des organisateurs et de certaine grande presse, comme de précieux témoins de la création artistique, des recherches pour l'avenir d'un art vraiment vivant, faut-il alors renier Raphael et Rembrandt, Michel-Ange et Maillol, Delacroix et Segonzac ?

On peut, d'autre part, se demander qui achète ces chefs-d'œuvre, comment vivent leurs auteurs ! Tant de jeunes génies disparaîtront-ils comme ils sont venus, sans laisser de traces ?

Peut-être aussi, auraient-ils choisi une autre voie – car certains cachent des dons de peintre – s'ils ne se trouvaient encouragés par de pernicieux exemples, par des articles d'une sublime exaltation... sans compter l'accueil insolite et généreux que leur réserve l'ex-Terre des Arts. Pour l'artiste tout fraîchement débarqué de sa Corée du Sud, du fond du Nigéria, des forêts finlandaises ou du pays du matin calme, c'est l'incroyable consécration !

Enfin, notre discréption naturelle nous empêche de demander à combien se chiffre le coût d'une telle manifestation et qui paie ! On craint trop de le savoir !

Cependant, dans un pays qui se veut le berceau de la démocratie, il serait juste d'offrir les mêmes facilités à d'autres, jeunes ou adultes, à ceux qui croient encore à la vraie peinture, au beau métier. A quand la Biennale des anciens ?

Pierre Imbourg.